



2 930500 927782

Hebdomadaire
T.M. : 551 987☎ : 01 42 17 20 00
L.M. : 2 162 000

LE MONDE DES LIVRES

vendredi 21 octobre 2005

La voix de la réconciliation coréenne

Les deux Corées sont les invitées de la Foire de Francfort. Rencontre à Pyongyang avec le romancier Hong Sok-jung

RENCONTRE

A quoi ressemble l'homme de lettres dans un pays où le prolétariat est son client ? », s'interroge Walter Benjamin dans *Paysages urbains*. En Corée du Nord, qui passe pour le dernier régime stalinien de la planète, pas forcément à ce que l'on pourrait attendre. A part quelques références attendues au « Grand » et au « Cher » dirigeant, le thème de la conversation est la littérature, la forme, l'inspiration. Ironique, un peu surpris que l'on ait demandé à le voir, Hong Sok-jung, romancier connu et estimé en République populaire démocratique de Corée (RPDC), est désormais reconnu également au Sud où lui a été récemment décerné le prestigieux prix littéraire Manhae. « *Évitons les malentendus* », dit-il en préambule au cours d'un entretien au *Monde* dans un salon privé d'un hôtel de Pyongyang. « *La littérature au Nord, pensez-vous, ne peut être que politique et révolutionnaire. Bien sûr, ce courant existe mais il y a aussi une littérature qui évoque la vie quotidienne. Il y a aussi le courant du roman historique dans lequel je me situe.* »

Pour parler de ses romans, Hong Sok-jung fait un détour par sa famille. Non pas que son œuvre soit autobiographique mais parce que son travail d'écrivain est lié à son histoire personnelle, à celle de sa famille et de son pays, la Corée. Nord ? Sud ? La division en 1945

est un drame mais elle n'est qu'un tragique épisode dans une histoire plusieurs fois millénaire, et aujourd'hui les deux pays sont sur la voie du rapprochement et de la réconciliation. En littérature aussi, comme en témoigne le prix littéraire décerné à Hong Sok-jung ou les rencontres entre écrivains du Nord et du Sud. Hong Sok-jung est ainsi un grand ami de Hwang Sok-yong, romancier sudiste, auteur, entre autres, de *Monsieur Han, L'Ombre des armes* ou *Terres étrangères* (éd. Zulma). Tous deux sont d'abord coréens avant d'être du Nord ou du Sud.

« *Si je suis devenu écrivain, c'est sous l'influence d'une tradition familiale qui remonte à mon arrière-grand-père* », dit Hong Sok-jung. Né au Sud il y a soixante-quatre ans et passé avec son grand-père au Nord en 1948 au lendemain de la fondation de la RPDC, il est l'héritier d'une « dynastie » littéraire, fortement marquée par le patriotisme. Son arrière-grand-père, Hong Beum-sik, un lettré, se suicida en 1910 pour protester contre l'annexion de son pays par le Japon et il devint un héros de l'indépendance.

Lorsque le jeune garçon passe au Nord avec sa famille, la Corée a été coupée en deux à hauteur du 38^e parallèle d'un arbitraire coup de crayon par un fonctionnaire américain à la veille de la capitulation japonaise. Staline a accepté la partition d'une péninsule dont, à l'époque, ni Moscou ni Washington ne savaient que faire. Trois ans plus

tard, au début de la guerre froide, alors que le Sud, sous la houlette américaine, sombre dans la confusion, le Nord occupé par les Soviétiques semble incarner une identité coréenne bafouée. Et nombre d'intellectuels habités par un patriotisme farouche franchiront le 38^e parallèle.

« *Mon grand-père n'avait pas l'intention de devenir écrivain mais il le devint pour défendre le coréen, interdit par les Japonais, en écrivant des romans dans notre langue.* » Célèbre pour ses romans historiques, le grand-père, Hong Myong-hi, allait devenir premier vice-premier ministre dans le gouvernement formé au lendemain de la fondation de la RPDC. Sur les brisées du grand-père, le père de Hong Sok-jung, linguiste réputé, se spécialisa aussi dans le roman historique. « *Il m'était difficile de rompre une telle lignée* », plaisante le romancier.

INJUSTICE SOCIALE

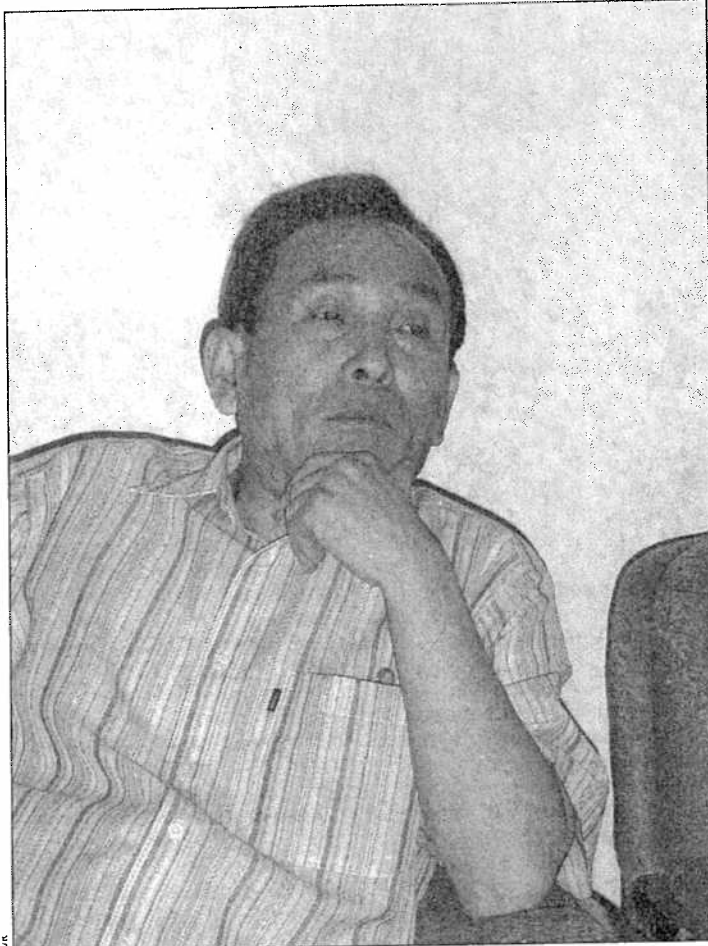
Après avoir étudié la littérature à l'université Kim Il-sung à Pyongyang, Hong Sok-jung se consacre au théâtre. Il publiera son premier roman, *Une Fleur rouge*, en 1970. L'injustice sociale replacée dans un contexte historique devint son thème de prédilection. Le prix littéraire Manhae lui a été décerné pour son roman *Hwang Chini*, qui retrace le destin singulier d'une célèbre courtisane du XVI^e siècle. « *Ce prix comme le roman sont aussi inscrits dans le passé de la famille*, poursuit M. Hong. *Manhae, un éminent moine bouddhiste, homme de lettres et*

résistant à l'occupation japonaise, était un ami de mon grand-père et ils avaient été en compétition pour écrire la vie de Hwang Chini. Mais ni l'un ni l'autre ne l'a jamais fait. Stimulé par cette rivalité, j'ai décidé de m'y mettre. »

Le sujet est connu et le thème rebattu : au Sud, plus d'une dizaine de romans ont été consacré à Hwang Chini. Née dans une famille noble, la jeune fille, orpheline élevée par sa mère, fera brutalement un jour l'expérience de l'hypocrisie du monde : ses fiançailles sont rompues lorsqu'on découvre qu'elle est en réalité la fille d'une servante séduite par le maître de maison, qui après sa naissance connut une mort tragique. Chini décide de devenir *kisaeng*, courtisane de haut rang. Réputée pour sa beauté et ses talents artistiques, elle aura des liaisons avec des aristocrates et un moine qui feront scandale.

« *Jusqu'à présent, les auteurs ont insisté sur la figure de courtisane de Chini* », poursuit Hong Sok-jung. « *Moi, j'y ai vu plutôt une rebelle qui lutte contre le joug féodal confucéen qui place la femme dans une situation inférieure à l'homme. Chini se bat avec ses forces : ses capacités de séduction pour faire fléchir l'homme, débusquer l'hypocrisie du monde masculin. Elle atteint ainsi à son indépendance. A travers elle, je crois que l'on peut saisir certaines dimensions de la mentalité féminine coréenne.* »

Par sa position de courtisane, Hwang Chini évolue à la fois dans



Hong Sok-jung

le monde de la haute société et à sa marge et elle est d'autant mieux placée pour juger le premier. Contrairement à Chunhyang, autre figure célèbre de *kisaeng* (*Le Chant de la fidèle Chunhynag*, Zulma) dont fut tiré un film, Chini ne cherche pas à s'élever socialement : elle joue de son pouvoir de séduction comme d'une arme.

Les critiques littéraires sud-coréens ont salué le ton inédit de ce roman en y voyant un renouveau de la création littéraire. « J'ai

volontairement utilisé des expressions dialectales communes au Nord et au Sud [au fil de la division sont apparues des différences linguistiques entre les deux pays : certains mots n'ayant pas exactement la même signification]. A cette langue réunifiée, si l'on peut dire, s'ajoutent des descriptions de scène d'amour réalistes qui tranchent avec la retenue observée jusqu'à présent », commente le romancier. En littérature aussi, la Corée du Nord évolue.

Philippe Pons



2 930500 927577

Hebdomadaire
T.M. : 551 987☎ : 01 42 17 20 00
L.M. : 2 162 000

LE MONDE DES LIVRES

vendredi 21 octobre 2005

Les plaies ouvertes de la dictature

Hwang Sok-yong et l'existence brisée d'un dissident, broyé par la répression

LE VIEUX JARDIN

de Hwang Sok-yong.

Traduit du coréen

par Jeong Eun-jin et Jacques Batilliot,
Zulma, 568 p., 23 €.

Dans ce long roman, au fil des méandres du souvenir, Hwang Sok-yong se découvre plus qu'il ne l'a jamais fait dans ses œuvres précédentes (1). A travers le regard d'un homme brisé par dix-huit ans passés à l'isolement en prison et qui renoue les fils de ce que furent sa vie et sa lutte contre la dictature militaire, il puise la force narrative de ce récit romanesque dans ce qu'il a vécu, ressenti, partagé avec une génération dont beaucoup sont morts torturés, exécutés, conduits à la démence, et d'autres, comme son héros Hyonu, ont « perdu » leur jeunesse derrière les barreaux. Au soir d'une vie ravagée, libéré après une remise de peine, Hyonu, qui a l'âge de l'auteur (né en 1943), déambule dans ce « vieux jardin » qui est à la fois son passé et l'utopie des idéaux pour laquelle il s'est battu.

L'auteur cherche moins à évoquer les idées abstraites pour lesquelles ont lutté des « hommes ordinaires » comme son héros que la vie intérieure de ceux-ci. Ce grand roman est un témoignage émouvant dans son dépouillement dédié à une génération de Coréens qui avaient cru pouvoir changer le monde. Ils y contribuèrent en forçant le passage de la dictature à la démocratie et c'est leur fierté. Mais chez beaucoup – comme c'est le

cas de Hyonu, rompu par l'épreuve carcérale – l'amertume perce sous la nostalgie.

Il y a dans l'histoire de la Corée moderne une grande coupure : Kwangju. Le nom de cette ville du sud-ouest de la péninsule a pour les Coréens une forte puissance évocatrice, émotionnelle et symbolique : c'est là qu'eut lieu en mai 1980 un massacre de civils par les troupes spéciales – le plus grand crime de la dictature. Plus de deux cents morts (officiellement) et des milliers de blessés, mitraillés, chargés à la baïonnette. Le régime ne se contenta pas de tuer, il jeta en prison des milliers de militants. C'est le cas de Hyonu.

La clandestinité du dissident, la « cavale », puis les geôles non chauffées dans un pays où l'hiver il gèle à pierre fendre, le givre sur les murs, « l'haleine qui s'élève comme une fumée de cigarette », les grèves de la faim, la torture, le temps qui s'étire, l'homme qui, les mains menottées dans le dos, happe sa pitance comme un chien... Hwang qui fut emprisonné sept ans connaît ce qu'il décrit.

BONHEUR PERDU

Au-delà de ce récit saisissant de vérité pour ceux qui ont connu la Corée des dictatures, la beauté du roman tient beaucoup à un autre personnage : Yunhi, la femme qu'aima Hyonu qui, « restée dehors », poursuivit leur combat un peu malgré elle. Au cours des six jours que Hyonu passe dans une maison à la campagne où, autrefois « en plongée » il avait trouvé refuge et connu les jours les plus heureux de sa vie, il s'absorbe dans

la lecture du journal et les lettres – qu'il n'avait jamais reçues – de Yunhi, dont il n'a su qu'à sa sortie de prison qu'elle est morte quelques années plus tôt. Dans ces vieux cahiers et ces lettres qui ont figé le temps, Hyonu entrevoit le visage de sa jeunesse et renoue avec la force de cet amour, au-delà de la dernière image qu'il avait conservée en lui, celle d'une frêle silhouette féminine agitant la main tandis qu'un car emportait le dissident qu'il était dans la nuit. S'instaure alors un récit à deux voix, un dialogue au-delà du temps entre deux êtres qui se sont aimés.

Dans cette remontée dans le passé se dessine la figure attachante d'une femme qui raconte l'attente d'un homme condamné à la prison à perpétuité, d'une femme broyée elle aussi, comme le furent son père puis son amant, par la fatalité d'une époque. Une femme qui fait face mais en laquelle, écrira-t-elle à la fin de sa vie, « toutes les valeurs du passé semblaient se faner ». Une mélancolie qui fait écho, à plusieurs années de distance, à ce regret infini qui naît dans le sillage de tout bonheur perdu, dont Hyonu lui faisait part dans une lettre de prison : le regret que « notre vie n'ait pas duré quelques mois de plus, ou quelques semaines. Un jour de plus ». « Toi au-dedans et moi au-dehors, nous avons vécu ce monde. Ce fut parfois difficile mais réconcilions-nous avec les jours passés », lui écrit-elle, peu avant de mourir.

Ph. P.

(1) Toutes traduites chez Zulma.